

La recherche « géographique dans les universités francophones du Québec : une mise en situation

Régis De Roquefeuil

Volume 31, numéro 82, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021846ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021846ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

De Roquefeuil, R. (1987). La recherche « géographique dans les universités francophones du Québec : une mise en situation. *Cahiers de géographie du Québec*, 31(82), 81–85. <https://doi.org/10.7202/021846ar>

QUESTIONS, OPINIONS, DÉBATS

LA RECHERCHE « GÉOGRAPHIQUE » DANS LES UNIVERSITÉS FRANCOPHONES DU QUÉBEC : UNE MISE EN SITUATION ¹

par

Régis de ROQUEFEUIL

*Département des sciences humaines
Université du Québec à Trois-Rivières, Trois-Rivières, G9A 5H7*

Un temps j'avais, autour de la géographie, en raison même des matières qui la constituaient alors, et qui n'apparaissaient pas toujours former la meilleure des cohérences, des interrogations qu'il m'arrivait parfois de penser tout haut. Et même de faire connaître avec quelque fracas. Pour un espoir de réponse qui, dans le contexte du temps, m'apparaît aujourd'hui avoir été impossible bien sûr, tant mon appel était porteur de conséquences. Ceux de cette époque, s'il en est ici aujourd'hui, veuillez bien m'excuser de ce trop plein d'élan.

Trente ans, ou presque, ont passé depuis ces temps-là. Si la verveur d'alors a disparu, mes interrogations, quant à elles, sont restées les mêmes. Car avec le temps, faisant assurément bien les choses, ces interrogations se sont confrontées à d'autres ; à bien d'autres. Dégagées peu à peu de leur gangue, elles se sont épurées sur le fond ; confrontées aussi en même temps que canalisées vers un questionnement mieux déterminé, reconstruit sur la base des « recherches » menées le plus souvent par des géographes francophones². Lesquelles, dans la foulée de fondation des premiers instituts de géographie francophones au Québec, motivèrent — au nom de la géographie — le lancement comme le développement, aux Universités de Montréal (1947) et Laval (1952) de deux périodiques de langue française, pendants québécois de la revue, à l'échelle canadienne, *The Canadian Geographer/Le géographe canadien* (1951) qui nous est aussi, bien familier.

Ainsi, aux fins de cerner au plus près une partie, si minime soit-elle, des réponses à ce questionnement, a pris corps progressivement l'idée de construire un certain bilan qui serait issu d'une analyse de l'ensemble de ces « recherches », menées en majorité par des francophones du Québec, et secondairement par ceux que nous appelons ici, et peut-être incorrectement, des géographes allophones œuvrant dans les universités québécoises francophones.

Ce sont de méthodes et d'hypothèses nées de cette quête, et, plus globalement, de la recherche dite géographique dont il sera question ici. D'une étude qui constituera, le temps venu, un pas dans le lent cheminement épistémologique de notre discipline ; démarche que d'autres collègues, d'ici ou d'ailleurs — et en nombre croissant — je crois, ont de leur côté et à leur façon, isolément ou en groupe, commencé à entreprendre.

Comme chacun sait, le style comme la philosophie qui ont été aux sources de la géographie universitaire d'ici et qui ont précisé, indirectement, les conditions de cette recherche québécoise et francophone n'ont pas été l'émanation d'une volonté autochtone clairement délibérée. Louis-Edmond Hamelin, dans sa « Petite histoire de la géographie dans le Québec et à l'Université Laval » et, plus récemment, Ludger Beaugard dans son « Pierre Dagenais : une biobibliographie » en ont déjà esquissé l'origine ; et chacun d'entre nous sait aussi le rôle qu'y a joué Raoul Blanchard à lui seul. Un numéro spécial des *Cahiers de géographie du Québec* (vol. 30, n° 80 : *La géographie du Québec cinquante ans après Raoul Blanchard*) vient d'ailleurs d'être consacré à son œuvre québécoise. Par des chemins détournés, l'aiguillon comme les symboles sont venus de France. Ceci étant connu, nous ne nous étendrons pas davantage sur ce sujet particulier.

À l'inverse et à partir de là, il nous apparaît capital de cerner et de montrer la philosophie à partir de laquelle va se greffer cette nouvelle « recherche » québécoise, majoritairement francophone. Et, à cette fin, d'examiner quelques modalités du développement de la géographie contemporaine en France même comme de la « recherche » qui lui est alors complémentaire ; de considérer son rôle en milieu académique ; et d'observer le processus de la filiation de cette « recherche » qui constitue l'attrait initial dans le milieu académique francophone québécois pour la fondation des instituts autonomes de l'Université de Montréal en 1947 et de l'Université Laval en 1955 (Hamelin, 1963 ; Beaugard, 1983).

Soulignons en préambule, qu'il n'apparaît pas d'évidence que l'École française de géographie tire toutes ses origines et même son autonomie de la seule vitalité vidalienne ; ou des « cercles d'affinités » de cette époque-là ; ou d'une effervescence des sociétés de géographie d'alors ; ou bien qu'elle soit la conséquence directe d'une guerre franco-allemande qui tourne mal. Elle apparaît bien plutôt comme la suite d'un vaste ensemble de pressions, de circonstances et de réflexions sur la géographie de cette époque, dont Paul Vidal de La Blache a bénéficié et dont il a su aussi tirer tout le parti. Car il n'a pu ignorer, entre autres, ce qu'un Théophile Lavallée, à titre d'exemple, exprimait dans la préface de « sa » *Géographie universelle de Malte-Brun* :

« ... la géographie reste encore, sous beaucoup de rapports, la science que tout le monde croit savoir et que tout le monde ignore... Il faut donc continuer la réforme de l'enseignement géographique » (1869, p. II).

et plus loin :

« ... j'ai éclairé tout mon travail par cette pensée qui est à peu près absente de l'ouvrage de Malte-Brun : chercher les rapports mystérieux qui existent entre l'homme et le sol, et, par l'étude rationnelle de la terre, expliquer les destinées et les révolutions des peuples... » (*Ibid.*, p. V).

Vaste ensemble de convergences et de talents qui vont faire de Paul Vidal de La Blache le fondateur de la géographie régionale : « ... trait le plus apparent, sinon le plus profond, de l'École géographique française » (Clozier, 1960, p. 93). Laquelle va constituer avec la géographie dite générale, de caractère plus germanique, les deux volets de ce que Emmanuel de Martonne nomme : « La science géographique » (1940, p. 3).

Capital nous apparaît, à ce stade, de souligner que, dès ses origines c'est dans le cadre et l'atmosphère des Facultés des lettres que baigneront, seront pensés et façonnés l'esprit, l'organisation et la finalité de cette « science » géographique. Or les Facultés des lettres, couronnement ordinaire des études classiques et littéraires, ont

pour une de leurs missions de base de développer l'art de la composition et de la création littéraire comme de la dissertation : celle d'entretenir le raisonnement ; comme d'inciter aux travaux d'érudition. Autant d'éléments qui forment la trame de l'éducation dans un univers néo-classique. Mais qui restent sans parenté effective avec les sciences ou la philosophie. Les Facultés des lettres sont avant tout des bouillons de culture classique, littéraire et d'érudition. Comment alors distinguer une question, discerner un sujet d'étude, tandis que le vocabulaire mental dont on use — et dont on ne possède pas toute la rigueur — n'a, par conséquent, pas de fixité ?

Est-il bien certain que les géographes d'alors, hommes de lettres en premier lieu, décidant la matière de leur discipline, aient pu — dans ce cadre — chercher à distinguer comme à cerner l'objet vrai de leur discipline ? ou s'arrêter à connaître le sens du mot science comme celui de recherche, à leur plus grand avantage ?

Ainsi, en France, se développe et s'épanouit, à l'aurore du XX^e siècle, sous la poussée de Paul Vidal de La Blache et le talent non moins stimulant d'Emmanuel de Martonne son gendre, une « science géographique » bipolaire : géographie régionale française en vastes fresques érudites, devant lesquelles et au sujet desquelles on ne peut être autre qu'admiratif — merveilleusement — et géographie générale venue de l'est, plus rigoureuse, moins « humaine », plus sèche, plus « physique » : le support de l'autre (de Martonne, 1940, p. XIII). Unies en Faculté des lettres, dans un cénacle tout académique. Deux types donc de géographie, nés de la même souche ; qui tantôt se suivent, parfois se chevauchent mais, dans la réalité des faits, ne se fondent guère que dans les apparences : « Le développement de la géographie moderne semble conduire à une spécialisation de plus en plus marquée » (*Ibid.*, p. XIV).

Et de Martonne, dans la préface de la première édition de son *Traité de géographie physique* poursuit par cette réflexion, à la fois étonnante et logique sans doute dans le contexte d'alors :

« Il est d'autant plus nécessaire au géographe spécialisé d'avoir sous la main un livre lui permettant de s'orienter rapidement dans les questions de géographie physique qui ne sont pas l'objet propre de ses études » (*Ibid.*, p. XIV).

Ce sera dans le cadre de cette « tandemisation », sous la direction de Paul Vidal de La Blache et de Lucien Gallois, avec la participation de la fleur géographique française d'alors, que va s'élaborer et s'écrire, selon une méthode bien typée, le monument de *Géographie universelle* coiffant l'ensemble des continents et qui servira d'exemple. Parmi cette fleur géographique : Raoul Blanchard *Asie occidentale*, 1929 ; Emmanuel de Martonne *Europe centrale*, 1930 et 1931, et *La France physique*, 1942, le seul tome de la collection ayant été réédité, en 1947 ; Henri Baulig *Amérique septentrionale — Canada — États-Unis*, 1935 et 1936 : sous la direction de Vidal de La Blache et Gallois, 1927-1948 (tome IV-1 et 2 ; tome VI-1 ; tome VIII ; tome XIII-1 et 2).

Si Henri Baulig, venu au Québec qu'il a tout juste effleuré, y laisse l'espace quasiment vierge, Raoul Blanchard quant à lui, par cette géographie-là a déjà tout investi, dès 1954, du « Québec de base ». Avec lui, c'est toute l'École française, héritage culturel géographique considérable, attachant, admirable — lourd autant que polarisant passé — qu'il emporte, transmet et génère depuis 1932, à chacun de ses voyages. Et dont il ne cessera d'imprégner ses entourages successifs. Tels ses deux disciples Louis-Edmond Hamelin et Pierre Dagenais qui prendront, comme chacun le sait, la direction des instituts de 1947 et 1955 aussitôt leur fondation proclamée.

Mais un académisme trop conformiste ne peut guère, dans les conditions, engendrer que son alter ego. Les mêmes sentiers entraînent aux mêmes ornières ;

ainsi vont les choses. Et les instituts ou départements francophones d'ici ne semblent pas s'en être encore tout à fait dégagés...

Alors, sinon quelques principes, que peut-on en effet appliquer d'autre, d'une géographie qui a peine à parler théorie ? Aménagement, cartographie, télédétection... génèrent certes des applications ; mais dès leur origine, elles sont de ces propres champs d'études-là, qui déjà sont distance. Et lorsque tout alors devient géographique, c'est que, en vérité, rien ne l'est déjà plus.

Éclatée « en autant de branches qu'il y a de phénomènes exprimant des "combinaisons spatiales et évolutives de facteurs" » (Racine, 1967, p. 64) telle apparaît la géographie d'aujourd'hui : une suite, ou mieux, une addition infinie de « spécialités » momentanément rassurantes et peut-être même confortables pour ceux-là qui s'y enfoncent. Mais de bien peu d'apport — on en conviendra — pour combler les vides méthodologiques de notre discipline.

Une géographie « humaine » qui se cherche et que l'on questionne ; une géographie « physique » qui reste conforme à ses origines : l'expression d'une démarche toute naturaliste ; voilà bien les signes internes comme extérieurs d'une « science géographique » qui, réduite à faire appel « ... à la connaissance des méthodes et des résultats de nombreuses sciences associées... » (George, 1970, p. 5), a déjà dérapé avant que de naître.

Apprendre c'est connaître pour mieux reconnaître. Ainsi comprenons-nous mieux à présent pourquoi le marché du travail — le vrai, celui de notre espace — fait à ce point défaut au-delà des cadres académiques pour lesquels et par lesquels s'est édifiée, dans l'enclos, cette science géographique-là. Une énorme méprise dans les filets de laquelle ont déjà glissé tant de générations. Tout reste à faire, à construire, à réorienter — à partir de ce que nous sommes et de ce que déjà nous avons ; avant que de disparaître dans les rets braudéliens qui se dressent. Un travail colossal mais combien vivifiant.

La science géographique reste à se démontrer. L'avenir dira de quelle nature nous ou d'autres la feront. Quant à moi, ma contribution à cet édifice ne sera que modeste. On ne peut donner au-delà de ce qu'on possède. En voici les grandes lignes. Du fonds « géographique » de la recherche constitué par l'ensemble des revues académiques du Québec francophone, il est possible de reconnaître — selon leur nature, leur appartenance relative et l'échelle où ils se situent — quatre genres documentaires : 1) les monographies régionales ; 2) les thèmes dérivés de la « géographie générale » ; 3) les thèmes que nous qualifions de déviance ; 4) les débats de nature épistémologique.

À partir d'un échantillon dont le mode et l'importance relative restent à évaluer comme à fixer, à partir de critères qu'il me reste à préciser, une grille spécifique, déjà sur le chantier, assurera le décodage des articles en réserve aux fins d'établir un certain bilan de cette « recherche » menée — au nom de la géographie et dans les instituts de départements francophones d'ici. Et comment savoir à ce stade-ci ? Aux fins aussi de trouver — peut-être — par cette démarche, des moyens d'accéder à des horizons neufs.

NOTES

¹ Texte d'une communication présentée à Joliette le 31 octobre 1986 dans le cadre du congrès annuel de l'Association professionnelle des géographes du Québec.

² Il s'agit à ce stade-ci d'une analyse vulgaire réalisée à partir de l'ensemble des articles contenus dans les « revues de géographie » francophones du Québec et des articles publiés dans la revue *The Canadian Geographer / Le géographe canadien* provenant de professeurs attachés — en permanence — à l'une ou l'autre des universités francophones québécoises. Le lecteur comprendra facilement toutes les raisons qui incitent à restreindre là l'envergure du travail qu'une fine analyse implique... que d'autres pourront, s'ils le désirent, élargir ailleurs et à leur convenance.

SOURCES CITÉES

- BEAUREGARD, Ludger (1983) Pierre Dagenais: une bibliographie. *Cahiers de géographie du Québec*, 27 (71): 149-163.
- CLOZIER, René (1960) *Histoire de la géographie*. Paris, Presses universitaires de France, Que sais-je? n° 65, 3^e édition, 127 p.
- COLLECTIF (1986) La géographie du Québec cinquante ans après Raoul Blanchard. *Cahiers de géographie du Québec*, 30 (80): 131-298.
- DE MARTONNE, Emmanuel (1940) *Traité de géographie physique*. Tome premier. *Notions générales, Climat, Hydrologie*. Paris, Armand Colin, 6^e édition, 496 p.
- GEORGE, Pierre (1970) *Les méthodes de la géographie*. Paris, Presses universitaires de France, Que sais-je? n° 1398, 126 p.
- HAMELIN, Louis-Edmond (1963) Petite histoire de la géographie dans le Québec et à l'Université Laval. *Cahiers de géographie de Québec*, VII (13), extrait, 16 p.
- LAVALLÉE, Théophile (1869) *Géographie universelle de Malte-Brun*. Paris, Furne, Jouvet et cie, 6 tomes.
- RACINE, Jean-Bernard (1967) À la recherche de la géographie. *Cahiers de géographie de Québec*, 11 (22): 63-78.
- VIDAL DE LA BLACHE, Paul et GALLOIS, Lucien, éd. (1927-1948) *Géographie universelle*. Paris, Armand Colin, XV tomes.